

du *caementicium*, mais aussi — pour l'état le plus tardif, celui du début du IV^e s. pour U. Hess (p. 52) — à la présence de remplois provenant en particulier des tombeaux : le catalogue des inscriptions est repris plus loin, dans le chap. 5, par M. Khanoussi, p. 81-83, qui considère que le emploi de bases de statues dédiées à des empereurs ne peut intervenir, au plus tôt, qu'à l'époque vandale, donc pas avant le V^e s. — une difficulté affrontée, sans qu'elle soit clairement signalée, p. 86, où, curieusement, l'installation du moulin, nécessairement tardive, est qualifiée de « nachantik » ! C'est dans ce secteur en effet qu'avait été mis en place, à un moment où les aménagements de la rive sont déjà en mauvais état, le moulin à turbines bien connu, qui a déjà fait l'objet d'une publication (J. Röder, G. Röder, « Die antiken Turbinenmühle in Chimtou », F. Rakob (éd.), *Simitthus*, I, Mayence, 1993, p. 94-102) ; ce sont donc uniquement ses rapports avec le pont qui sont examinés ici (p. 63-67) : le moulin repose sur un bloc effondré, et c'est aussi en fonction des destructions de la digue de la berge qu'avait été organisée l'alimentation en eau des turbines, un petit barrage ayant peut-être été mis en place (p. 78). Vient enfin, après l'étude de l'implantation du moulin et celle du processus de destruction, la description du socle du pont (p. 68-78), déjà évoqué plus haut, et qui constitue une particularité de l'ouvrage, retenue par les ingénieurs au lieu de fondations en pieux battus, comme on en rencontre souvent ailleurs.

Le chapitre 6, intitulé « Rekonstruktion », est consacré à la chronologie des différentes phases du pont et à leur allure : le *pons vetus* au milieu du I^{er} s., le *pons novus* en 112, l'extension du socle et les premières réparations dès le milieu du II^e s., les réparations du début du III^e s. et les derniers travaux, peut-être au milieu du V^e s., au moment

où des crues violentes creusent un nouveau lit pour le fleuve, avant le processus de destruction, décrit avec soin ; ces pages cependant sont en fait autant de rappels de questions qui ont été précédemment abordées.

La conclusion du volume, sous la plume de Klaus Müller, souligne le caractère ambitieux du projet des ingénieurs romains, soumis aux très fortes contraintes du terrain qui ont entraîné sans doute l'existence d'un chantier permanent. Quelques comparaisons rapides avec des ponts dans la péninsule ibérique (p. 100) replacent l'ouvrage dans son contexte technique et historique, l'une des particularités les plus remarquables étant la manière dont les piles sont fondées. En annexe, neuf tableaux rassemblent les caractéristiques des principaux éléments conservés du pont.

Le volume est soigné (les coquilles sont rares), bien illustré de nombreuses photographies et surtout des relevés et des dessins d'Ulrike Hess, remarquables, complétés parfois par K. Müller. Si on peut regretter des répétitions d'un chapitre à l'autre, quelques contradictions pas toujours clairement discutées et des incertitudes, dues à la fois à l'état de l'ouvrage lui-même et à celui du dossier, il ne fait aucun doute que ce livre marque une date : il attire l'attention de belle manière sur une catégorie de monuments longtemps négligés : on formulera le vœu, avec les auteurs, qu'il constitue le point de départ d'une étude approfondie des ponts africains.

François BARATTE,

Émérite de l'Université Paris-Sorbonne, UMR 8167,
Institut d'art et d'archéologie,
3, rue Michelet,
F-75006 Paris.
francois.baratte@paris-sorbonne.fr

Guzzo Pier Giovanni, *De Pithécusses à Pompéi. Histoires de fondations* (Centre Jean-Bérard, études, 10), Naples, Centre Jean-Bérard, 2016, 1 vol. 17 × 24, 106 p., fig. n/b et couleur ds t.

L'ouvrage recueille quatre conférences tenues au Collège de France en 2014. Trois concernent les fondations grecques de Pithécusses/Cumes, Mégara Hyblaea, et Sybaris, et la dernière les débuts de Pompéi. On peut regretter que la publication n'ait

pas donné lieu à une conclusion pour mieux comprendre pourquoi le choix de ces quatre cités, et quel lien permet de relier ainsi les mondes grec et italique. Si la problématique du rapport entre Grecs et indigènes constitue un fil directeur pour les trois

premières conférences, la dernière sur Pompéi reste isolée et relève d'un contexte si différent qu'on se demande si une confrontation peut ici trouver sens. Ainsi, peut-on parler de fondation pour Pompéi lorsqu'on utilise ce terme pour rendre compte de la situation des colonies grecques ? Certes, les activités commerciales et la vie urbaine peuvent constituer un point commun, mais l'historien a besoin d'un minimum d'homogénéité culturelle, et celle-ci manque entre le cas des *poleis* d'un côté et d'un centre italique aux composantes ethniques multiples de l'autre.

Rappelant l'antériorité chronologique de Pithécusses par rapport à Cumes, l'a. précise qu'il est impossible de savoir si le matériel grec du géométrique moyen correspond à une première fondation grecque sur l'île, ou à de simples échanges commerciaux avec les indigènes liés aux navigations phénico-eubéennes de la première moitié du VIII^e siècle. Ce n'est qu'avec le matériel grec du géométrique récent dans la nécropole de San Montano qu'on peut affirmer l'existence d'un établissement permanent fondé par les Érétriens et les Chalcidiens, avec une société organisée par *genè*, ouverte sur les populations étrangères, qui pratique la métallurgie en lien avec l'Étrurie minière en même temps que l'exploitation de la *chora*. Les échanges réguliers attestés avec les habitants du golfe de Naples rendent difficile, sur la base du seul matériel archéologique toujours trouvé dans des remblais postérieurs, la datation précise de la fondation de Cumes, dont le site était déjà occupé par une communauté indigène. En effet, ce matériel qui, pour l'essentiel, date du géométrique récent II, peut aussi bien provenir des tombes indigènes perturbées au moment de la fondation grecque, qu'être amené dans les bagages des colons. Par ailleurs, la tombe à incinération dite Artiacio 104, datée entre 720 et 700, et que la majorité des chercheurs considèrent comme la tombe la plus ancienne d'un colon grec, doit plutôt être considérée comme la tombe d'un chef indigène qui commerçait avec une clientèle grecque, mais aussi étrusque et levantine, dans une situation typique d'*emporion*. Ce n'est donc qu'après la mort de ce chef qu'on peut placer la fondation proprement dite de Cumes, à partir de laquelle on ne trouve plus de tombes princières. Si cette hypothèse est vraie,

Cumes perd le qualificatif de plus ancienne colonie grecque, car elle serait alors plus récente que Naxos et Syracuse. Il faut rester prudent, car si elle devient postérieure à la fondation de Zancle, on ne comprend plus le témoignage de Thucydide (VI, 4, 5) indiquant la présence de pirates cumains sur le site avant l'arrivée des colons chalcidiens.

Passant à Mégara Hyblaea et aux fondations chalcidiennes en Sicile orientale, l'auteur part de l'incontournable chronologie de Thucydide (VI, 3-5), fondée sur des générations de 35 ans ; la chronologie absolue s'établit avec la déportation des habitants de Mégara Hyblaea en 483/482, qui ramène la fondation de la colonie à 728/727. Les couches les plus profondes de toutes les fondations chalcidiennes contiennent le même type de matériel grec, et malgré les progrès accomplis dans leur étude, il est impossible de les dater à dix ans près pour infirmer ou confirmer la chronologie de Thucydide. La seule certitude est que toutes les fondations eubéennes de Sicile sont le seul fait de Chalcis, ce qui prouve qu'elles ont lieu après la guerre lélantine qui se solde par la défaite d'Éréttrie, avec pour conséquence leur expulsion de Corcyre par les Corinthiens qui disposent ainsi d'un relais naval pour se lancer dans l'aventure coloniale en Sicile avec l'accord des Chalcidiens.

Après la chronologie vient l'incontournable problématique des rapports entre colons et indigènes. Constatant la présence de matériel local dans les tombes des colonies, par exemple la tombe 72 de Naxos, l'auteur défend la thèse de la présence de femmes indigènes parmi les premières générations de colons. Il faut cependant être prudent car tout repose sur une fibule retenue comme marqueur ethnique, ce qui est largement discuté, et la publication récente de Reine-Marie Bérard est beaucoup moins affirmative sur ce sujet¹. Quant au problème des rapports pacifiques ou non, on n'a pas beaucoup avancé depuis la thèse des « pacifistes » — selon lesquels les colons grecs et les indigènes vivent en bonne intelligence car ils se connaissent de longue date grâce aux échanges de la période pré-coloniale, attestés par exemple sur le site de Villasmundo près de Naxos — et la thèse des « bellicistes » — pour qui la conquête de la *chora* coloniale impose de chasser les indigènes de leurs terres, sauf quelques femmes

1. R.-M. BÉRARD, *Mégara Hyblaea 6. La nécropole méridionale de la cité archaïque*, 2, *Archéologie et histoire sociale des rituels funéraires*, Rome, 2017.

indispensables à la survie de la colonie. Vient s'ajouter une troisième hypothèse, celle de Franco de Angelis selon qui Grecs et indigènes collaboraient pour mettre en exploitation les terres encore en friche, qui revenaient en fin de compte aux colons par le biais des mariages².

Un petit excursus sur les causes de la colonisation grecque appelle quelques remarques ; ce serait le manque de terres à transmettre, condition essentielle de la citoyenneté, qui expliquerait le départ des déshérités du sol de leur patrie avec l'accord des autorités publiques. Cette hypothèse repose sur l'idée que le système héréditaire grec ne prévoyait de lot que pour les aînés. Cette idée apparaît discutable, ou du moins ne peut être généralisée à l'ensemble du monde grec. Si on retient le témoignage de Plutarque dans sa *Vie de Lycurgue*, l'attribution du *kleros* n'est pas réservée aux seuls aînés. Par contre, l'idée que le départ pour fonder une colonie n'est pas une simple entreprise individuelle mais implique toute la cité est en tout point conforme à ce qu'on peut lire dans les différentes sources gréco-latines.

Revenant aux données archéologiques, l'a. fait état des découvertes récentes dans la région. On retiendra à Zancle le cas de la salle de banquet construite sur un tumulus interprété comme le tombeau de l'oeciste, sur la base du témoignage de Callimaque dans le deuxième livre des *Aetia* selon lequel Zancle organisait annuellement une fête anniversaire de la fondation de la cité, avec un banquet sur la tombe de l'oeciste. La conférence se termine par un long développement sur Mégara Hyblaea qui rend bien compte des données nouvelles apportées par la publication de *Megara Hyblaea 5*³.

Sur Sybaris, en terre oenôtre en contact avec les Grecs dès l'époque mycénienne puis avec les Eubéens et les Étrusques au VIII^e siècle, on ne trouve rien de bien nouveau. Après avoir retracé avec précision la route qu'ont suivie les colons achéens et trézéniens pour atteindre la Sybaritide, à une date comprise entre 720 et 709 sans que les données archéologiques ne permettent de trancher entre la version haute et la version basse, l'auteur consacre quelques pages au problème du nombre de colons sans que cela n'aboutisse vraiment à des certitudes

sinon approximatives. Ensuite, on retrouve la problématique du rapport entre colons et indigènes avec les mêmes deux hypothèses : celle d'une coexistence pacifique que prouverait la continuité de la production des vases oenôtres et celle du bâtiment V sur le site de Francavilla Marittima, et celle de rapports conflictuels illustrés par l'abandon de nombreux sites et la chute drastique des sépultures oenôtres dans toute la région. L'a. cherche un compromis en proposant que les colons n'aient pas cherché une élimination totale des Oenôtres, mais aient plutôt procédé à leur asservissement pour la mise en culture de la *chora*, tout en pratiquant des mariages mixtes. C'est une position sans doute prudente, mais peu originale. On peut regretter que plus d'attention n'ait pas été accordée au traité d'Olympie entre Sybaris et ses alliés et les *Serdaioi*, qui renvoie à l'existence probable d'un grand État territorial gréco-indigène tout à fait exceptionnel pour l'époque, dont le souvenir est encore présent chez Strabon (V, 1, 13), et qui est peu compatible avec l'existence de populations asservies.

Passant à Pompéi, l'auteur commence par une présentation géographique de la vallée du Sarno, et du site de Longola de Poggiomarino qui atteste une exploitation organisée du territoire dès le début de l'âge du Fer. Pour Pompéi, il faut attendre le VI^e siècle pour voir les traces des premiers éléments urbains (le rempart en *pappamonte*, le temple dorique et le sanctuaire d'Apollon). Un accroissement démographique aurait conduit les populations à se rassembler sur ce site qui domine l'embouchure du Sarno sur le golfe de Naples et offre toutes les caractéristiques d'un *emporion* sous influence étrusque comme le montrent le choix des axes orthogonaux qui servira de base à l'urbanisme de la cité, les terres cuites capouanes du temple d'Apollon et les dédicaces étrusques sur bucchero. Après la défaite des Étrusques face à Cumes en 474, la ville connaît une période de récession avec une réduction de l'aire urbaine à ce qu'on appelle la *Altstadt*. Avec la domination samnite effective dès la fin du V^e siècle, elle connaît un nouvel essor qui se traduit par une expansion au-delà de la *Altstadt* avec une organisation en quartiers non orthogonaux qui se met en place au début du III^e siècle. À partir du II^e siècle

2. F. de ANGELIS, « Re-assessing the Earliest Social and Economic Developments in Greek Sicily », *RM*, 116, 2010, p. 21-53.

3. M. GRAS, H. TRÉZINY, H. BROISE, *Megara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*, Rome, 2004.

l'influence romaine se fait plus visible et montre que les Pompéiens ont très vite rallié la République à laquelle ils restent fidèles.

Solidement appuyé sur une rigoureuse exégèse des sources littéraires et sur un examen attentif des sources archéologiques les plus à jour, ce qui est un des points forts de ces études, l'exposé est toujours clair et bien structuré. P. Guzzo, qui est actuellement l'un des meilleurs connaisseurs de la Grande Grèce et de la Sicile, met à profit sa solide expérience pour une mise au point magistrale au sens premier du terme — on n'en attendait pas moins pour cette prestation au Collège de France — mise au point dont les étudiants et tout public cultivé tireront le plus grand profit. Les spécialistes de la question, eux, n'apprendront rien de nouveau, et constateront qu'en dépit des progrès des recherches archéologiques et historiographiques, les problématiques désormais traditionnelles comme celles de la chronologie des

fondations, des causes du phénomène colonial, du couple *emporion/apoikia*, des rapports colons/indigènes avec l'incontournable question des femmes et de la conquête de la *chora*, ne reçoivent pas de solution définitive et se heurtent aux mêmes écueils des sources littéraires imprécises ou divergentes qu'il est très difficile de croiser utilement avec l'interprétation des vestiges archéologiques désespérément muets. Il faut enfin saluer l'initiative du Centre Jean Bérard d'avoir fait traduire et publié ces conférences, en leur donnant ainsi un plus vaste public que celui de la seule élite parisienne.

Jean-Luc LAMBOLEY,

IUF – Université de Lyon
Maison de l'Orient et de la Méditerranée,
7, rue Raulin,
F-69365 Lyon cedex 07.
jean-luc.lamboley@mom.fr

CHAISEMARTIN Nathalie de, THEODORESCU Dinu, avec la collab. d'A. LEMAIRE et Y. GOUBIN, *Le théâtre d'Aphrodisias : Les structures scéniques (Aphrodisias, VIII)*, Wiesbaden, Reichert, 2017, 1 vol. 23 × 31, xvii + 296 p., 65 fig. ds t., 80 pl.

Le théâtre d'Aphrodisias est de première importance pour l'histoire architecturale du théâtre antique. Chronologiquement, il se place entre la fin de l'époque hellénistique et le début de l'époque romaine impériale. Fouillé par une équipe de la New York University de 1964 à 1971 sous la direction de Kenan T. Erim (†), la publication des structures scéniques du monument a été confiée en 1987 à l'archéologue Nathalie de Chaisemartin (N. Ch.) et à l'architecte Dinu Theodorescu (D. Th. ; †).

Le livre se compose de la préface de P. Gros, de l'avant-propos de N. de Chaisemartin, de dix chapitres et d'une série d'annexes. N. Ch. retrace d'abord le développement de la recherche sur le théâtre. Les auteurs ont renoncé à l'étude du *koilon* (désigné dans le texte aussi avec les termes latins *cavea* ou bien *auditorium*) pour lequel existent des travaux préliminaires (pourtant restés sans publication). L'exploration du *koilon* et des voûtes qui en soutiennent les ailes reste à mener dans le futur.

Dans un premier chapitre, N. Ch. présente une analyse détaillée de l'état de conservation du

monument. Le théâtre se situe au sud de l'ensemble monumental qui constitue le noyau urbain d'Aphrodisias. Son emplacement dans le schéma urbain a été conditionné par la présence d'un « *höyük* », c'est-à-dire d'une colline formée artificiellement et offrant un support à l'aménagement de la *cavea*, qui n'a pas été complètement dégagée et étudiée. Nous supposons que cette colline, isolée dans la plaine alluviale (cf. pl. 1, b !) est en réalité un « tell » préhistorique et protohistorique. Il est souhaitable que les travaux dans la *cavea* supérieure reprennent le plus tôt possible. Il serait aussi nécessaire d'étudier de plus près le caractère de la « colline de l'Acropole » à laquelle s'appuie la *cavea*.

Le théâtre se compose d'un auditorium en demi-cercle outrepassé divisé en deux séries de gradins par un palier de circulation, d'une *orchestra* formant une arène à podium, d'un large plateau scénique et d'un bâtiment de scène précédé d'un portique trapézoïdal dorique. Le bâtiment de scène est conservé jusqu'au sommet de son premier niveau. Les colonnes et l'entablement du *proscenium* dorique ont été remontés. Le bâtiment de scène, dégagé de